

Lap: **Derniere Heure**

Megjelent: **1948 július 13**

Comment vit **BUDAPEST** au seuil de son réveil

Le Danube n'est ni bleu, comme le dit la chanson, ni rouge, comme le prétend la politique, mais gris et jaune, ponctuée, par-ci par-là, de entre de vieux châteaux à légendes le long de son cours, avant de lécher la colline de Buda, il tanguerfanions au-dessus d'une épave. Tou et des « Tiger », laissés là par la panique allemande.

Depuis que le pengő a disparu, englouti dans une inflation frénétique, le florint règne sur le pays. Dans un restaurant de la Rakocki Utca, on voit encore des billets en pengős. Ils tapissent le dessus d'une table que le garçon dessert avec empressement. Puis, il pose un café noir sur un milliard de pengős, un verre d'eau sur un autre milliard, avant de présenter la facture en florints. Ainsi, passe la gloire.

Les Hongrois croient avec fierté à leur nouvelle monnaie. (1) Elle tient bon depuis 20 mois. A la frontière déjà, ils installent un changeur, qui méprise couronnées tchèques, lei roumains, zlotys polonais, ne se laisse attendrir que par Guillaume Tell et l'Oncle Sam. Il faut alors, avec une minutie, qui sent son administration habsbourgeoise à distance, remplir un questionnaire long comme ça et déclarer tous ses billets, toutes ses pièces.

Dans les pays de l'Europe centrale, passe encore de franchir le rideau de fer, mais franchir le rideau de papier que la police, la douane, la banque dressent devant l'honnête citoyen, constitue un exploit. Ici, la curiosité fait partie des vertus nationales.

MAISONS MARTYRES

Puis Budapest, qui nage dans une petite brume matinale. La ville sourit à la vie comme une belle dame un peu édentée. Ses maisons, au garde-à-vous le long du fleuve, béent encore. Les façades collectionnent les souvenirs héroïques : éraflure d'une balle de mitrailleuse, blessure d'un obus, éclatement d'une grenade. Chaque maison offre au passant son visage de martyr. Encore trop d'yeux crevés, trop de bouches érasées par la mitraille. Mais au delà des apparences, 1,2 million de Hongrois vivent dans cette ville, qui remet sur pied, chaque mois, de 500 à 600 maisons. La loi exige que chaque propriétaire laisse à la disposition des habitants les chambres superflues. Elles se louent alors de 50 à 300 florints par mois, selon le confort qu'elles présentent et le quartier qui les abrite. Des tapis auvés du désastre, des meubles farriqués hier, des lampadaires envoyés ar la Tchécoslovaquie, transforment eu à peu les étages en appartements gréables, d'où s'échappent, le soir, es échos d'un des neuf services d'informations qu'émet la radio magyare. Dans les corridors, on sent encore le lâtre mal séché et cette odeur de averne qui demeure dans les briques non nettoyées ou les sous-sols jeu aérés.

Au bord du Danube, le long du amieux Dona-Corso, où défilent les plus belles blondes de l'Europe, un ramway jaune épouse les courbes de a rive. Un hôtel sur une douzaine, rois restaurants sur dix, revivent. L'hôtel Ritz vidé de son confort, allégé de ses chambres, serre entre ses quatre murs, ses souvenirs de palace. Il a perdu le « z » de son nom. On lit alors « Hôtel Rit ». Oui, il rit. Atrocement. Comme le héros de Victor Hugo. A ses côtés, en perspective, s'enfuient les autres palaces détruits, qui enchainent les unes aux autres, la place Kossuth, la place Roosevelt et la place Molotov. Des ouvriers entrent par le premier étage et nettoient, brique par brique, ces hôtels à la panse ouverte.

UN SIXIEME PONT CETTE ANNEE

Cinq ponts enjambent, en ce moment, le Danube. Celui de Marguerite touche l'île du même nom et attaque le vieux Buda. Celui de Kossuth, construit par les Russes, quitte le Parlement et d'un jet vient se reposer aux pieds du Bastion des Pécheurs. Un autre enfin, en bois, ploie au passage des voitures, tandis que le pont Elisabeth mène directement à l'hôtel Gellert. Depuis la fin des hostilités, il en naît un tous les dix mois. Budapest en attend encore un cette année, et s'apprête à le fêter

des tramways neufs, à 50 fillers la course. Des autobus bleus leur disputent des records de vitesse, tandis que les taxis, innombrables et vieux d'une génération, se lancent à klakson ouvert sur les pavés des avenues. Quelques voitures américaines, insolentes dans leur nickelage, enrichissent de leurs couleurs, les rues de Pest. Si elles n'appartiennent pas à la légation américaine, elles sont la propriété du gouvernement. Une note de service a circulé récemment pour expliquer aux camarades un peu éblouis par ce luxe, que ces voitures, qui viennent en ligne directe des U. S.A., sont du « modèle démocratique » et fort répandu aux Etats-Unis.

L'HUMANISME FRANÇAIS

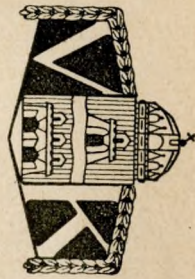
Si l'Amérique se cache dans les pistons de ses voitures et se répand dans des intrigues de coulisses, la France vit dans les esprits. Sans qu'elle alerte la publicité qui ici, entoure les arbres, carapaonne les bancs, escalade les façades et couronne les toits, elle occupe des positions sentimentales que le communisme ne diminue pas. Depuis deux ans, une expérience, menée par un chef de l'extrême-gauche, obtient des résultats de belle qualité. Des écoles primaires, choisies au hasard dans Budapest, enseignent aux enfants, la langue française. Les petits Hongrois, pas plus hauts que ça, connaissent le folklore chanté de France, les fables de La Fontaine avant les poèmes de Petőfi. Une fois l'an, ils se réunissent et donnent, dans une grande salle de concert, devant leurs parents, qui n'y comprennent rien, un délicieux spectacle de saynètes et de chansons, le tout couronné par un menuet du plus aristocratique effet. Chez les garçons ou les filles de 10 à 12 ans, des leçons entièrement données en français, sur l'histoire, la géographie et la littérature, habituent les esprits à penser clair. La mission de la culture française trouve ainsi de réconfortants aboutissements. Elle ouvre, grandes sur le monde, les portes de la curiosité. Par elle, la Hongrie sort de sa prison linguistique et accède à l'universalisme. Avec le russe, elle se confine dans un monde trop peu sensible pour elle, avec l'anglais, elle fait des affaires et c'est tout.

Que le gouvernement rouge, non seulement, soutienne cette expérience mais l'amplifie, prouve que la conquête des âmes est toujours à refaire. Seul, réussit celui qui l'entreprend avec son cœur, sans arrière-pensée. Là où la force soviétique et la richesse américaine échouent, l'humanisme français vainc. Ce peut être une consolation ou un espoir.

Fernand GIGON.

(1) Un florint vaut 3,60 francs belges, officiellement.

Közp. nyomt. XX. cs. 23. sz.



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző:

Gigon, Fernand

Cím:

Comment vit Budapest

Forrás:

Derniere Heure

(Hely)

1948 júli 13.

(Idő)

(Köt. v. füz.)

(Oldal)

Helyszám

Szám

Hely

Tárgy
910.2.

Oszályozás

1948

Székessövárosi háziyomda 1926 — 8891